

non seulement de comprendre que le principal lien entretenu rituellement par les hommes avec les dieux soit les hiérogamies, comme celle qui était célébrée à Athènes au V^e siècle av. J.-C. lors des Anthestéries entre la femme de l'archonte et Dionysos, mais aussi de se demander si, finalement, la civilisation des anciens Grecs qui a donné naissance à la démocratie et aux premières sciences ne doit pas en partie son originalité à cet axe horizontal de la parenté. À la différence des relations entre consanguins – père-fils-frères – qui sont hiérarchisées, les rapports entre alliés sont égalitaires, et

l'intersubjectivité mobilisée par la sexualité est plus créatrice que la procréation.

On trouvera aussi dans ce premier tome une interprétation intéressante du mythe des races qui se lit de deux façons différentes : par paires opposant la *dikê* à l'*hubrys*, et par triades montrant deux décadences successives marquées, l'une par un axe horizontal qui conduit à l'Haddès, le séjour de l'oubli, et la seconde par un axe lui aussi horizontal qui débouche, pour les héros, sur les Champs Élysées.

Charles-Henry Pradelles de Latour

Marie Desmartis

Une chasse au pouvoir. Chronique politique d'un village de France

Préface d'Alban Bensa.

Toulouse, Anacharsis, 2012, 283 p., bibl. (« Les Ethnographiques »).

POLITIQUE locale, politique globale ? Comme l'illustre la couverture de l'ouvrage de Marie Desmartis, une étincelle a mis le feu à la pinède d'Oignac, ce petit village des Landes en proie à une crise politique dans un climat de tensions et de violences depuis les dernières élections municipales. Mais quels en sont les protagonistes ? Quels sont ceux qui ont perpétré cet acte de vandalisme ? *Quid* de leurs motivations ?

Une chasse au pouvoir. Chronique politique d'un village de France ne relève pas de la littérature policière ou journalistique. Marie Desmartis est anthropologue ; elle publie son ouvrage, issu d'une thèse, dans une nouvelle série : « Les Ethnographiques », collection dirigée par Alban Bensa. C'est dans ce contexte disciplinaire qu'elle aborde ce qui anime les tenants de ces événements et leurs raisons d'être. Plusieurs années vont s'écouler et se révéler nécessaires pour qu'elle puisse commencer à appréhender la particularité de ce qui apparaît comme un fait total maussien. La pertinence du regard jointe à une qualité d'écriture restituent au lecteur toute la complexité du motif.

L'auteure ne se contente pas de la perception objective propre à de nombreux travaux anthropologiques, elle met en place une scène dialogique. Non seulement elle donne la parole à ses interlocuteurs, acteurs concernés à des titres divers par les faits, mais elle s'implique et pose, sans réticence, les allers-retours entre ses hésitations, ou les déceptions, les avancées et l'irrémissible opacité à laquelle elle est confrontée et qui, parfois, augure d'une compréhension plus effective des tenants et des aboutissants : « Ce sont les détails qui font la singularité de chaque situation » (p. 18).

Processus de mémorisation et sensationnel remontent d'archives d'études antérieures ou de la presse locale : « *Oignac : Chicago ou Clochemerle ?* » (p. 81), puis « *Oignac, palombières incendiées. Des inconnus ont mis le feu à trois palombières dans la nuit du mardi au mercredi, vers 3 heures du matin [...]. Une parcelle de terrain avait été incendiée la nuit de la Saint-Jean et le seul pin érigé lors de la maiade avait été scié la nuit même de sa plantation* » (pp. 24-25). C'est ainsi que le quotidien *Sud-Ouest* relatait sous

ce titre l'atmosphère en 1981, ou sous ce développement les incidents, plus récents, de 2001. De tels épisodes éclairent des trames émotionnelles et stratégiques dont des rapports de domination et de structure de classe. Certains ne sont pas sans rappeler ceux présentés, en 1887, par Émile Zola dans son roman *La Terre*, volume de la suite, elle-même à charge ethnographique, des *Rougon-Macquart*.

Le pouvoir politique dans ces recoins municipaux, ces encoignures viscérales et souvent recuites, se dit et se répète sous les travestissements d'acteurs, d'autochtones, d'allogènes : élus, conseillers municipaux, maire, comme saisis par les sédimentations historiques et par des querelles telles que celle suscitée par cet arbre de Mai abattu puis replanté, ou par celle du renouvellement du parc des agrafeuses de la mairie, enjeu relevant apparemment de la guerre picrocholine pour l'observateur myope, mais qui se révèle en fait un indicateur des positionnements politiques sinon politiciens des divers protagonistes. Parmi eux : le « clan des chasseurs », qui se positionne plutôt à gauche et qui manifeste ouvertement son hostilité depuis qu'il a perdu la mairie ; le clan de la mairesse nouvellement élue sous l'étiquette Union pour un mouvement populaire (UMP), représenté par Madame Fortier, figure ambivalente dont la personnalité évolue au fil des pages. L'étrange étrangère Marie Desmartis participe à ces débats, mais restera aux marges. Elle le sait et elle le dit. Elle n'est pas une véritable « oignaciennne », nom donné aux habitants de ce village de quelques centaines d'habitants pour l'occasion, mais n'en est pas moins originaire du Sud-Ouest basco-béarnais. Ce statut d'extériorité relative lui permet de mener son analyse tout en pratiquant une ouverture autoscopique, une mise en abyme

de ses propres pérégrinations dans l'épaisseur de ces halliers où se mêlent ambitions, stratégies et tactiques des uns et des autres – chasseurs, intermittents du spectacle, anciens « hippies » et néo-ruraux, villageois de souche, ou encore propriétaires, vacanciers, retraités, Rmistes, incendiaires et pompiers. La mairesse ne sera pas sans utiliser à son profit l'enquêteuse, ce dont Marie Desmartis est consciente mais que, *nolens volens*, elle considère comme faisant partie des contradictions inhérentes à ce contexte : « Il faut bien admettre à présent que mon enquête a contribué à sa façon à renforcer la configuration des rapports de forces qui lui préexistait ; elle a elle-même constitué une nouvelle forme de cette violence sociale » (p. 255). Autant de situations qui fragilisèrent sa position, mais la rendirent en même temps disponible face aux aléas de manière plus fiable que ne l'aurait fait un dispositif se voulant objectif. Un tel dispositif est en effet soucieux de faire en sorte que l'observateur et ses émotions n'interfèrent pas dans les espaces politiques qu'il a pris pour terrain. Y contrevenir serait déroger à l'un des dogmes canoniques : préserver la distance. Marie Desmartis, pour sa part, transgresse, participe, s'embrouille et par là même est capable de dévoiler, avec une grande pertinence, les complexités du politique pris au sens large. Aujourd'hui, il est vrai, les corsets disciplinaires se desserrent. Le transdisciplinaire invoqué par tout un chacun commence à irriguer des démarches. Le socioanthropologique affleure mais non sans précaution. Nombre de gardiens des temples disciplinaires veillent encore. Leurs pouvoirs ne sont pas forclos.

Pierre Bouvier